

Decroyere, V.
La voix du coeur

PQ
2607
E16 V65

A tous Ceux de vingt ans.
V. D.

A mon Père.
L. B.

La Voix du Cœur

3 Actes et 4 Tableaux

V. DECROYÈRE & L. BERTAUX



1916
Imprimerie Commerciale & Industrielle - La Louvière
Rue Ferrer, 34-36

2708

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/lavoixducoeur3ac00decr

Hommage de gratit

A tous ceux de vingt ans.
V. D.

A mon Père.
L. B.

LA
VOIX DU CŒUR

3 actes et 4 tableaux

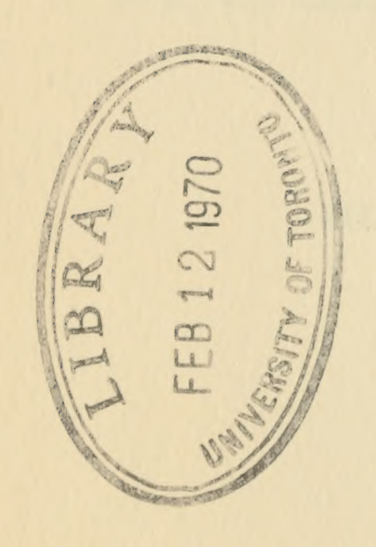
V. DECROYÈRE et L. BERTAUX



1916



Tous droits réservés.
Propriété des Auteurs



PQ
2607
E16V65

La Voix du Cœur

DISTRIBUTION :

1. Jacques DESTOURS, père de Robert, 55 ans ;
2. Robert DESTOURS, 20 ans ;
3. MORIN, garde-chasse, père de Sylvia, 40 ans ;
4. LOUIS, domestique, 35 ans ;
5. Jean ROMAIN, fermier, 60 ans ;
6. Des Chasseurs ;
7. Thérèse MORIN, mère de Sylvia, 38 ans ;
8. Sylvia MORIN, 18 ans.

ACTE PREMIER

FLEURETTES

CHEZ MORIN

Décor : Pavillon de chasse. — Longue table chargée de couverts prête à recevoir des hôtes ; porte au fond, large ; portes latérales ; larges fenêtres donnant sur le bois ; chaises et fauteuil ; quelques blasons et trophées de chasse.

SCÈNE I

SYLVIA, seule.

(Allant à la fenêtre qui donne sur la route.) Comme il tarde à venir ! Voilà déjà un quart d'heure qu'il devrait être ici... Les chasseurs vont le devancer s'il n'arrive bientôt... Mon cher Robert, mon bien-aimé... *(Elle s'assied et rêve.)* Ah ! ce que je souffrirais s'il manquait un jour à notre rendez-vous ! Et pourtant, c'est une folie, cet amour ! C'est une folie que de penser à atteindre au bonheur, dans la condition trop inégale où nous nous trouvons. Riche, élevé dans l'opulence, il épouserait une pauvre petite paysanne... Non, nous ne sommes plus au bon temps où les princes charmants épousaient des bergères ! *(Elle rêve.)* J'ai, depuis quelque temps, le pressentiment qu'un malheur va s'abattre sur nous... O, Robert adoré, puisse-t-il retarder sa sinistre arrivée, puisse-t-il t'épargner, épargner notre amour !

J'ai pensé bien souvent à une séparation volontaire... J'ai voulu parler... Mais chaque fois, je fus lâche... trop faible devant les paroles d'amour qui coulaient de sa bouche. Non, je l'aime trop... Il faudra pourtant que je m'y décide, car, mieux vaut prévenir le malheur que de se préparer à le subir ! *(Nouvelle rêverie.)*

SCÈNE II

SYLVIA, ROBERT.

Pendant sa méditation, Sylvia n'a pas remarqué Robert qui, doucement, pousse la porte et marche sur la pointe des pieds vers elle. Il lui applique brusquement les deux mains sur les yeux.

SYLVIA *(détachant lentement les mains de Robert)*. Enfin, toi ?

ROBERT. Oui, je suis quelque peu en retard ; gronde-moi bien fort. Je me suis amusé en chemin, comme un gamin, joyeux de faire l'école buissonnière. *(Etonné.)* Eh ! bien, mon amour, est-ce ainsi qu'on me reçoit ?... Mais, qu'as-tu donc ? Tu es triste ? Tu souffres ? Parle, réponds-moi... *(Lui prenant les deux mains et la relevant de sa chaise.)* Dis-moi ce qui te chagrine. Dis à ton grand ami ce qui te contrarie. *(Lui baisant les cheveux.)* Parle, je t'en prie !

SYLVIA. Mais, mon ami, tu te trompes, je t'assure que...

ROBERT. Oh ! Sylvia, crois-moi, tu ne saurais me tromper... Tu as du chagrin. *(Brusquement, la fixant dans les yeux.)* A quoi rêvais-tu si profondément quand je suis entré ?

SYLVIA *(hésitant un peu, puis ressaisie).* A quoi veux-tu que je songe, si ce n'est à notre amour, à notre fol amour, à ton amour insensé. *(Le repoussant doucement.)* Ecoute, Robert, depuis une semaine, je me promets chaque jour de te parler, de te dire ce qui me pèse sur le cœur. Sois raisonnable... Oublie-moi, dis, je t'en supplie, je t'en conjure...

ROBERT. Tu me chasses, tu me repousses, tu...

SYLVIA *(douloureusement).* Te chasser, cruel ! Tu ne sais donc pas que c'est ma vie que je brise, toutes mes espérances que j'anéantis d'un seul coup, toutes mes illusions que je foule aux pieds ?

ROBERT. Alors, je ne comprends vraiment pas...

SYLVIA. Entends-moi, de grâce. Sais-tu que c'est mal ce que nous faisons ? As-tu déjà pensé à tes parents, à ma pauvre condition, à la situation des miens qu'un abîme sépare des tiens ?

ROBERT. Tais-toi, Sylvia, tu ne peux pas parler ainsi, tu me fais mal !

SYLVIA. Si, Robert, il le faut, car je pressens qu'un malheur va s'abattre sur nous. *(Lui faisant signe de se taire.)* Tu es riche, mon ami, tu m'as dit que ton père était parfois obstiné, toujours quand il s'agissait des principes de classes. Eh ! bien, ne sens-tu pas que c'est une folie que de continuer à m'aimer, que l'heure viendra où il faudra que tu obéisses à ton père, où les sentiments de famille étoufferont les aspirations de ton cœur.

ROBERT *(avec amertume, la voix tremblante, sombre).* Le cœur ne peut être étouffé que lorsqu'il est trop faible pour être digne de vivre ! Je t'ai donné ma parole, je ne la veux reprendre à aucun prix... *(S'animant.)* J'aime, je respecte mon père ; mais il connaît trop ma force de caractère pour essayer de s'opposer à des résolutions bien arrêtées !... Il sait trop bien que j'ai hérité de sa volonté qui, parfois, sait être inébranlable.

SYLVIA. Oh ! Robert, ne parle pas ainsi, je ne souffrirai jamais de te voir résister aux volontés de tes parents, et ce, pour une promesse faite à vingt ans, sans réflexion, dans l'exaltation d'un sentiment violent. Raisonne, mon ami, regarde en face la situation telle qu'elle s'offre à nous.

ROBERT. De grâce, Sylvia, tu me fais mal, tu me tortures... Me crois-tu sincère ?... ou bien... ne voudrais-tu plus de moi ?... Parle...

SYLVIA. Si je ne t'aimais pas comme je le fais, parlerais-je ainsi, contre moi-même, contre mon bonheur, contre la réalisation du plus beau rêve de ma vie ? Briserais-je mon pauvre cœur qui t'adore, dis Robert ?

ROBERT. Sylvia, mon amour, chasse de ton front ce méchant nuage qui l'assombrit. Viens, redis-moi tes bienfaisantes paroles. Aie confiance en l'avenir. Aie confiance en moi... Donne tes yeux que j'y lise les promesses si chères de ton âme. *(Ils échangent un long baiser.)*

SYLVIA *(s'échappant des bras de Robert)*. Prends garde ! Voilà maman !

SCÈNE III

LES MÊMES, Madame MORIN.

(En entendant entrer Madame Morin, Sylvia calme son trouble en simulant de mettre de l'ordre dans la pièce, Robert s'est assis.)

Madame MORIN. Eh ! bien, il leur en faut du temps, à ces fameux chasseurs ! Ma parole, les lièvres danseront encore ce soir au clair de lune, joyeux d'avoir évité le plomb ! Les hommes, c'est tous les mêmes : quand on les attend, ils se font prier ; si on n'est pas prêt, ils vous tombent sur le dos et... sans crier gare encore ! *(S'adressant à Robert.)* Ainsi, il y a Morin, c'est bon comme le pain, mais, pour un rien, il monte aux nuages, sans même voir les étoiles à queue ! *(Elle range quelques chaises.)* Mais, quelles figures ils ont ces deux là ! *(A Robert.)* C'est-y à un enterrement que vous allez tantôt ?

ROBERT. Mais, madame Morin, je vous assure que... que... c'est l'ennui d'attendre...

Madame MORIN. Hein ? quoi ? pas les chasseurs, je pense ! S'ennuie-t-on à vingt ans ? *(A Sylvia.)* Et toi, t'es toute pâle ? Ah ! mais qu'est-ce que cela veut dire ? *(A part.)* Il y a du louche là dessous. Ils m' font l'effet de deux amoureux en rupture de ban ! Faudra que j'y aie l'œil ! *(Bruit dehors.)* Ils finiront tout de même par arriver !

SYLVIA. Je vais préparer les couverts. *(Sortie de Sylvia.)*

SCÈNE IV

LES MÊMES, M. DESTOURS, MORIN, CHASSEURS.

M. DESTOURS. Nous voilà, nous voilà ! Bonjour, mère Morin ! La santé, toujours bonne ?

LES CHASSEURS *(ensemble)*. Bonjour, mère Morin ! Bonjour, Robert !

Madame MORIN *(révérence gauche)*. Bonjour, monsieur Destours, la com-

pagnie ! On s'est fait prier, aujourd'hui ! Il y a trop de cabarets sur la route du bois !

ROBERT. Bonjour, mes amis ! Bonjour, Morin !

M. DESTOURS *(à Robert)*. Tiens, pourquoi nous as-tu devancés ? Notre compagnie te déplaîrait-elle ? Aurais-tu peur de boire un coup avec les hommes ?

ROBERT. Quelle idée, père ! Je me croyais, au contraire, en retard ; j'ai pressé le pas et je suis arrivé premier, voilà tout ! Je vous aurai dépassés pendant une halte au café, sans doute.

(Pendant cette conversation, les chasseurs bavardent, rient, allument pipes et cigares. Madame Morin, aidée de son mari, apprête des verres qu'elle remplit de vin.)

Madame MORIN. Quand ces messieurs voudront s'approcher...

M. DESTOURS. Eh ! bien, mes amis, à la santé du gibier !

MORIN. Vrai, il n'a qu'à bien se tenir ! Je crois que nous sommes en forme, hein ? vieux Lascar. *(A un chasseur.)* En tous cas, hier, j'ai relevé pas mal de traces de lièvres, qui doivent être lourds comme de petits baudets !

M. DESTOURS. Tant mieux ! Je donnerais gros de tirer un chevreuil.

Madame MORIN. Un verre, monsieur Destours ? Et vous, chasseurs ? Robert ?

LES CHASSEURS. Merci, merci, mère Morin !

M. DESTOURS. Après la chasse, tant que vous voudrez ; avant, jamais ; il faut la main sûre et l'œil prompt ! Allons, mes amis, en route ! Chacun à son poste ! C'est à qui en abattra le plus !

(Sortie générale. — Rentrée de Sylvia. — Robert sort le dernier.)

ROBERT *(bas à Sylvia)*. A tantôt, mon amour !

SCÈNE V

Madame MORIN, SYLVIA.

Madame MORIN. Nous v'là encore débarrassés pour quelques heures ; mais, tantôt, ce sera une autre histoire ! En attendant, ma fille, range les tables et les chaises ; moi, je vais chercher les couverts. *(Sentant fortement du côté de la cuisine.)* Bonté divinne ! V'là le rôti qui brûle, à c't' heure ! *(Elle s'élance.)* Maudite journée !

SYLVIA *(seule)*. Bah ! qu'il brûle, que m'importe ! *(Elle sourit en regardant courir sa mère.)* Il faudra jouer serré pour éloigner maman.

Madame MORIN *(joyeuse)*. Je suis arrivée à temps ; une minute plus tard, et c'était adieu le fricot, un rôti de cinq livres ! Et tout qui est si cher ! *(Brusquement.)* Mais, t'as donc perdu ta langue, dis, Sylvia ? T'es toujours là que tu rêves debout, comme une pauvresse qu'aurait perdu sa misère !

SYLVIA. Tu ne songes jamais qu'à rire, toi ! Ne peut-on pas penser à autre chose qu'à ton rôti de six livres ?...

Madame MORIN. Ta, ta, ta. C'est des bêtises, tout ça. *(La regardant dans les yeux, le cou tendu.)* Ecoute, fille, t'as du chagrin... et pis encore, c'est un chagrin d'amour. Dis que je mens, là ! Ça viendrait apprendre sa vieille mère, qu'a passé par tout ça. Allons, donc !

SYLVIA. Je ne sais vraiment ce que tu me veux, maman ; moi, un chagrin, un chagrin d'amour ! Tu es folle, ma parole ! *(Elle feint un éclat de rire.)*

Madame MORIN. Ris tant que tu voudras, ma fille, tu ne m'enlèveras pas cette idée de la tête ! Voilà déjà une grosse semaine que ça te dure. Tu deviens toute pâle. Tiens, Morin me le disait encore hier soir quand t'étais couchée. " La petite, la mère, qui m'a dit, faudra avoir l'œil, il y a anguille sous roche ! " *(L'air triomphant.)* Tu vois bien qu'on ne saurait tromper ses parents ! Tu vois que je sais encore ce que je dis !

SYLVIA. Bah ! vous vous tracassez bien inutilement, allez !

Madame MORIN. Vrai ? Alors, pourquoi que tu prends des airs de deuil comme ça ? *(Concluant.)* En tous cas, ma fille, tu n'es plus la Sylvia d'avant... Je vais voir si la soupe cuit.

SYLVIA. Et, en même temps, tu découperas la viande et tu apprêteras les couverts. J'irai te rejoindre quand j'aurai rangé cette pièce.

SCÈNE VI

SYLVIA, puis ROBERT.

SYLVIA. Enfin ! Ça n'a pas été sans difficultés ! *(Allant ouvrir doucement la porte, elle inspecte les alentours.)* Il ne va pas tarder. (*Elle la referme à demi.*) J'ai toujours un petit frisson de peur quand c'est le moment de le recevoir. Si l'un des vieux nous voyait ! Bah !... (*Ecoutant.*) Le voilà... (*Elle va ouvrir.*)

ROBERT (*regardant à droite et à gauche*). Tu es seule ?

SYLVIA. Oui, entre. Maman apprête le souper des Nemrods. Elle a voulu me questionner tantôt, prétextant que je rêve toujours ; mais elle a dû abandonner l'interrogatoire devant mes réponses. Bref, elle me soupçonne d'être amoureuse et on me surveille.

ROBERT. Eh ! bien, je parlerai. Demain, je verrai ton père. Je lui dirai ce qu'il en est. C'est un brave cœur qui comprendra l'incertitude de notre situation. (*La prenant dans ses bras.*) Tu m'aimes ? Pour toujours ? Malgré tout ? (*Baisers.*)

SYLVIA. Si je t'aime ! Tu es ma vie, tu es le souffle de mon cœur ! Je ne vis plus que lorsque tu es là !

ROBERT. Mon amour, ma petite fleur des bois, ma Sylvia adorée, tu seras ma femme, dis ? *(Lui baisant les cheveux.)* Jure !

SYLVIA. Vaincue, je suis toujours vaincue dans tes bras... Je jurerais tout ce que tu voudrais ! Je t'aime !

ROBERT. Je me sens si fort quand tu me parles ainsi. Je crois que j'accomplirais des prodiges ! (*Grave*). Oui, demain, je verrai papa Morin ; puis, il faudra que mon père m'entende !

SCÈNE VII

LES MÊMES, Madame MORIN.

Madame MORIN (*sur le seuil*). Et moi, je serai sourde, alors ? Ah ! Ah ! mes lapins ! Je vous y prends. C'est-y pas honteux, allons, monsieur Robert ? Et toi, c'est pour être à l'aise que tu m'envoyais couper la viande, apprêter ci, ranger ça ? C'est du propre ! Allez, ouste ! à la cuisine ! Et toi, mon garçon, je raconterai le fait à ton père !

ROBERT *(arrêtant Sylvia)*. Pardon, madame Morin, j'allais vous causer demain ; autant vous le dire tout de suite : j'aime Sylvia, elle m'aime ; voulez-vous m'accorder sa main ?

Madame MORIN. Hein ? Qu'est-ce que vous racontez ?

ROBERT. Je dis que personne autre que Sylvia ne sera jamais ma femme !

Madame MORIN. Alors, c'est sérieux, c'est pas des rigolades ?

SYLVIA. Tu vois bien que non, mère ?

Madame MORIN. Hum ! C'est beau tout ça. Enfin, revenez quand Morin sera ici ; moi, j'ai rien à dire ici. Et pis, monsieur Destours, qu'est-ce qu'il va faire ? C'est beau la jeunesse, c'est beau quand on s'aime. Mais... *(Geste évasif.)* Vrai, c'est un beau couple. Ils sont beaux comme deux petits princes. T'es un bon fieu, et Sylvia, c'est bon comme de la mie de pain. Mais... *(Elle sort en balançant la tête.)*

ROBERT. Cause gagnée, ma Sylvia !

SYLVIA. Le plus difficile reste encore à faire !

ROBERT. Tu verras que tout ira bien, ma chère petite femme ! *(Baisers)*

RIDEAU



ACTE DEUXIÈME

PÈRE ET FILS

Décor : Bureau de M. Destours. — Porte au fond ; porte latérale à droite ; bibliothèque à gauche ; bureau en chêne massif chargé de paperasses ; sièges ; foyer à gaz au fond ; quelques gravures aux murs.

SCÈNE I

M. DESTOURS (seul).

(Déposant son crayon.) Là ! voilà qui s'arrange : 2.347 fr. 50... C'est bien ça Fermage : 1.746 fr. 20... Nous verrons demain le compte " Bétail ". *(Se frottant les mains).* Ça va bien, ça va très bien ! Excellentes, les petites affaires, cette année ! *(Se promène les mains dans les poches.)* Vrai, c'est heureux de travailler dans de telles conditions ! Jamais, depuis trente ans que je suis dans le métier, les choses n'ont mieux marché. Ah ! si j'avais encore mes trente ans ! Hélas ! on se fait vieux, la machine se rouille lentement, mais combien plus sûrement ! On n'a plus son énergie, ni sa vigueur d'antan... Baste ! Le fils est là qui attend le moment de nous remplacer... Encore un qui a de la poigne, ce Robert, un fameux caractère ! Pourtant, je crains toujours que le métier ne le flatte guère. Qui vivra verra. *(Il sonne.)*

SCÈNE II

M. DESTOURS, LOUIS

Louis paraît.

M. DESTOURS. Apportez-moi mon café... Louis, je ne descendrai pas avant le déjeuner...

LOUIS. Bien, monsieur. *(Il sort.)*

M. DESTOURS *(seul, rangeant ses paperasses en sifflotant un air de chasse.)* De l'ordre ! De l'ordre, que diable ! J'adore les esprits méthodiques !

Louis rentre et dépose le plateau.

M. DESTOURS. Que fait Robert ? Est-il déjà sorti ?

LOUIS. M. Robert travaille depuis le matin dans sa chambre. Je suis allé tantôt lui porter son courrier ; il m'a prié de le laisser tout seul.

M. DESTOURS. Bien, bien, mon garçon... A propos, y a-t-il du monde à recevoir ?

LOUIS. Il y a le fermier Jean Romain qui vient d'arriver. Je l'ai fait asseoir près du feu en attendant de l'introduire auprès de vous. Il m'a dit qu'il

venait rapport au fermage de sa terre des Peupliers.

M. DESTOURS. Bon, enlevez ça, et faites entrer.

Sortie de Louis. — M. Destours allume un cigare.

SCÈNE III

M. DESTOURS, ROMAIN.

Le fermier entre doucement, habillé d'un sarreau.

M. DESTOURS *(le regardant)*. Quelles bonnes nouvelles, père Jean ? Comment allez-vous ? Asseyez-vous ! *(Il lui indique la chaise près du bureau.)*

Père JEAN. Tout à la douce, monsieur Destours, comme vous voyez ; je vous apporte encore tout mon argent.

M. DESTOURS *(riant)*. Jamais content, le père Jean ! Ça gagne de l'or à flot et ça réclame toujours ! Il est vrai que plus on gagne, plus on veut gagner.

Père JEAN *(lentement)*. Oui, oui, de l'or à flot, je me demande bien où ? Les temps sont durs, monsieur Destours. Tout augmente, fermage, bétail ; la besogne devient de plus en plus rude et l'homme de moins en moins fort.

M. DESTOURS. Et la mère, toujours son petit train ?

Père JEAN. Bah ! oui... à l'habitude ; il faut venir nous dire bonjour ; on ne vous voit plus jamais !

Pendant qu'il parle, M. Destours ouvre un livre-journal sur le bureau et y lit.

M. DESTOURS *(lisant)*. Bon, c'est ça.

Père JEAN. Je crois que c'est... cent vingt-cinq francs, n'est-ce pas monsieur Destours ?

M. DESTOURS. Oui, pour le fermage...

Père JEAN *(étonné)*. Eh ! bien, il n'y a rien d'autre, n'est-ce pas ?

M. DESTOURS. Si, nous avons payé pour vous vingt-cinq francs de réparations au menuisier Mérin, pour l'aménagement de la grange.

Père JEAN *(froissé).* Ah ! bah ! Et c'est ici qu'il vient recevoir, ce coquin-là ! Moi, je ne compte plus pour rien chez nous ? Que les gens sont drôles tout de même, à c'te heure !

Pendant ce temps, M. Destours fait un reçu. Père Jean se lève, prend sa bourse de dessous son sarreau et se met à compter.

Père JEAN. Ça fera combien en tout, monsieur Destours ?

M. DESTOURS *(le regardant compter).* Cent vingt-cinq francs de fermage et vingt-cinq francs pour le menuisier, en tout, cent cinquante francs.

Père JEAN *(terminant son compte et cherchant dans ses poches).* Je crois que je n'aurai pas assez, monsieur Destours. Il aurait fallu savoir que Mérin...

M. DESTOURS. Baste ! Combien avez-vous ?

Père JEAN. Ici, j'ai juste pour le fermage.

M. DESTOURS *(se lève et se met à compter).* Oui, c'est juste, cent vingt-cinq francs. *(Il ouvre un tiroir et y met les 125 francs. Tendant un reçu à Jean.)* Voilà le reçu du fermage ; vous paierez les vingt-cinq francs une autre fois ; vraiment, ce n'est pas pressant, et puis, on se connaît depuis trop longtemps ; je sais que je peux avoir confiance.

Père JEAN. Oh ! pour cela, monsieur Destours, vous pourriez me donner votre fortune à garder, et je crois qu'elle le serait bien. *(Il met le reçu en poche.)* D'ailleurs, quand vous passerez, ou monsieur Robert, entrez, ça fera plaisir à la mère.

M. DESTOURS. On passe si rarement par là ! On est tellement occupé en ces moments, que...

Père JEAN. Occupé ! Occupé ! On trouve bien le temps de chasser. On nous rendrait tout aussi bien une petite visite. Et puis, si vous ne savez pas venir, je remettrai l'argent à monsieur Robert, la mère le voit souvent passer qui va chez Morin. *(L'air fin.)* Un fameux gaillard, ce Robert ! Seulement, il doit encore trop sentir les jupes.

M. DESTOURS. N'est-ce pas l'âge où l'on court de l'une à l'autre, des folies, des gamineries, enfin !

Père JEAN. Gamineries, pour vous, peut-être ; mais je crois bien qu'il est sérieusement pris dans les filets de la petite, moi... Les langues de vipère des commères du quartier racontent même qu'il y aura bientôt une noce...

M. DESTOURS. Ah ! ça, c'est trop fort ! *(Plus doux.)* Baste ! on dit, on dit tant de choses ! Il faut se méfier des mauvaises langues ! *(Le père Jean s'est levé et s'apprête à sortir.)* Allons, monsieur Destours, au revoir ! *(M. Destours se lève et tend la main à Jean. — Accompagnant Jean jusqu'à la porte.)* Bon retour, père Jean ; des compliments à la censière ! A la prochaine occasion. *(Jean sort et la porte se ferme.)*

SCÈNE IV

M. DESTOURS, LOUIS.

M. Destours seul. — Il revient lentement, songeur, vers son bureau et se laisse tomber dans son fauteuil.

M. DESTOURS *(se lamentant presque).* Encore toujours cette sale affaire ! *(Laissant tomber son poing sur la table.)* Il ne finira donc jamais, ce gamin... Voilà deux ans que cela dure... J'ai tout fait, tout tenté ! Il m'avait pourtant promis d'oublier cette amourette. Ah ! Jeunesse ! Jeunesse ! A peine vingt ans, une gamine de dix-huit ans, et pauvre comme Job par-dessus tout. Ces têtes d'artistes sont toutes les mêmes. Ils ont un cœur de petite fille ; ils ne savent pas ce qu'ils veulent. *(Il marche lentement.)* Du côté des Morin, rien... J'ai tout tenté. Ils sont pauvres, ces braves gens, que leur importe ? Non, une seule solution : déraciner une bonne fois cette passion stupide. *(Sonnant.)* Aux grands maux, les grands remèdes ! *(Louis paraît.)* Faites descendre Robert. *(Louis sort.)*

SCÈNE V

M. DESTOURS, ROBERT.

ROBERT. Bonjour, père ! Déjà à la besogne ? J'ai achevé presque entièrement, ce matin, mon étude sur " La Renaissance flamande ". C'est beau, l'art.

M. DESTOURS. Assieds-toi, nous avons à causer.

ROBERT *(étonné).* Ah !

M. DESTOURS *(voulant prendre un ton doux.)* Tu sors souvent, Robert ; où vas-tu toujours te promener ?

ROBERT *(relevant la tête).* Oh ! père, que me demandes-tu là ? Est-ce que je sais, moi. *(Riant.)* Quand je sors d'ici, je fais tourner mon chapeau pour le savoir.

M. DESTOURS *(insinuant)*. Oui, mais de quel côté tourne-t-il le plus souvent ? Réponds.

ROBERT. En voilà une question ! Je ne sais pas, moi !

M. DESTOURS *(élevant la voix)*. Si, si, vous le savez.
Robert regarde son père.

M. DESTOURS *(plus fort)*. Le bois t'attire donc tellement que tu y cours tous les jours ? A moins que ce ne soit les gens qui y habitent. *(Brusquement.)* Je t'ai pourtant déjà dit, et plusieurs fois, que je ne voulais plus que tu coures encore chez Morin.

ROBERT *(vite)*. Je m'en doutais que c'était encore cela.

M. DESTOURS *(fort)*. Oui, il faut que cela finisse, entends-tu ! C'est la dernière fois que je te le dis. Je t'ai réprimandé assez de fois à ce sujet ; tu es donc fou que tu te laisses ainsi entortiller comme un bébé dans les réseaux de la belle ! Ignorerais-tu que tu es mon fils ? Oublierais-tu qu'un homme comme toi doit voir plus loin que son plaisir immédiat ? L'amour, est-ce que ça existe ? Est-ce qu'il en faut pour être heureux ? Moi, je ne sais ce que c'est, et, pourtant, je connais la vie.

ROBERT. Alors, tu dois la connaître bien peu.

M. DESTOURS *(irrité)*. Que veux-tu dire ?

ROBERT. Je pense qu'il me serait impossible de vivre sans une affection, quelle qu'elle soit.

M. DESTOURS. Ta, ta, ta, des mots tout ça. Enfin, oui ou non, veux-tu cesser tes relations avec la fille Morin ? Réfléchis.

ROBERT *(étonné et brusque)*. Réfléchir à quoi ?

M. DESTOURS *(fort)*. Réfléchir et te décider à en finir avec cette... *(Les deux hommes se regardent un instant.)*

M. DESTOURS *(d'un ton paternel)*. Tu comprends bien que je ne peux tolérer cela. *(Robert écoute, les yeux à terre.)* Je sais bien qu'à ton âge on a des maîtresses, crédieu ! qu'on en a même plus d'une ; on en a trois quatre même, mais on change toutes les lunes... On les paie ; ne sont-elles pas là pour nous satisfaire ?

ROBERT *(relevant tout à coup la tête, indigné)*. Mon père, je n'ai pas de maîtresses ; l'amour ne se paie pas. *(Il baisse la tête, s'appuie du coude, sur le bureau.)*

M. DESTOURS *(un instant étonné, puis se ressaisissant).* Voilà bien l'homme ; voilà bien tes vingt ans. Mais c'est fou, tu perds la tête ! Comment, tu te marierais immédiatement, sans regarder à la fortune, à la situation... *(Un temps.)* Moi, aussi, je serais parfois parti, je ne sais où, avec une femme rencontrée par hasard. Voilà, c'est la mode : un cœur et une chaumière ! Mais... Et après un mois ou deux... c'était tout... Je ne la connaissais plus. Mais, toi, tu fais durer cela des années, tu ne veux plus rien entendre ! Tu es fou, vraiment fou ! Il faut changer de ton, mon cher, il le faut, entends-tu ?

ROBERT *(un peu excité).* Quels grands mots, mon père ! Oui, c'est beau, vos idées ; on va les conduire à la promenade, ou plutôt à l'infâmie, parce qu'elles n'ont pas de fortune, parce qu'elles croient à l'amour !

M. DESTOURS *(excité).* En voilà une, celle-là ! Comme si c'était un crime, comme si elles ne le demandaient pas elles-mêmes, toutes celles-là !

ROBERT *(vif).* Toutes celles-là ! Comme vous dites cela avec mépris ! Parce que ce ne sont pas des filles de votre monde guindé et stupide, monde de parvenus et de blasés, elles doivent être à la merci du jeune homme, n'est-ce pas ?... Eh ! bien, c'est indigne.

M. DESTOURS *(étonné).* Indigne ! En voilà des mots ! Est-ce que tu trouves indigne de s'amuser, maintenant ?

ROBERT *(vif).* Je trouve ignoble d'abuser de la confiance d'autrui.

M. DESTOURS *(fort).* Confiance !... Mais, n'est-ce pas tout naturel ?

ROBERT *(plus calme).* Vous trouvez naturel, vous autres, tout ce qui vous procure le plaisir ; peu vous importent les procédés employés. Pourvu que vous ayez des jouissances, et lesquelles ! Ah ! mon père, c'est un triste tableau que celui du monde où vous voulez que j'entre.

M. DESTOURS *(surexcité).* Voilà ! Voilà comment cela raisonne ! *(Il se lève.)* D'ailleurs, ça suffit : tu as à choisir... cesser ou partir.

De nouveau, les deux hommes se regardent sans mot dire.

M. DESTOURS. Eh ! bien, tu te décides à finir avec cette gamine ? Mais, réponds, y a-t-il à hésiter ?

Robert se tait.

M. DESTOURS *(furieux).* Réponds !

ROBERT *(calme et fort).* Non ! C'est impossible !

M. DESTOURS *(furieux.)* Impossible ! Comment impossible ! Eh ! bien, tu as à choisir, te dis-je : céder ou partir.

Robert s'est également levé, et les deux hommes se regardent. — Un temps.

M. DESTOURS *(fort).* Eh ! bien, tu vas cesser, Robert ?

ROBERT *(froid et se dressant).* Non ! Jamais ! Jamais, je n'abdiquerai les sentiments que je professe pour celle que j'aime, pour des mobiles aussi bas que ceux que vous avez voulu me montrer... Jamais, père ! J'ai donné ma parole à Sylvia, je ne la reprendrai pas, dût-il m'en coûter vos foudres !

M. DESTOURS. Tu renies ton père ! Fils indigne ! Fils mauvais !

ROBERT. Je respecte mon père, mais il m'est permis de professer d'autres idées que lui.

M. DESTOURS. Tais-toi, renégat ! Va retrouver ta femelle, monstre qui foule aux pieds le cœur de son père ! Va-t-en ! Va-t-en ! Je ne suis plus ton père, je te renie à mon tour !

ROBERT *(douloureusement).* Les débuts de la vie ! Pauvre cœur ! *(Il sort lentement).* Adieu, père !

M. DESTOURS. Va-t-en !

RIDEAU



ACTE TROISIÈME

ÉVEIL

PREMIER TABLEAU

CHEZ ROBERT DESTOURS

Décor : Salon qui sert en même temps de cabinet de travail. — Large table recouverte de journaux, verres, livres ouverts ; quelques gerbes de fleurs ; un canapé à gauche ; un piano ouvert à droite ; quelques reproductions picturales aux murs ; fauteuils ; portes à gauche et à droite ; larges fenêtres à gauche et au fond.

SCÈNE I

ROBERT, SYLVIA, MORIN, SA FEMME.

ROBERT *(montrant un siège)*. Mais enfin, maman, vous déciderez-vous à vous asseoir ?

Madame MORIN. Nous n'avons pas le temps, not' fieu, il nous faut encore courir jusque chez Bertet, rapport à la nouvelle écrémeuse. Avec toutes leurs mécaniques, on est toujours obligé de passer par les marchands. Autrefois, ça allait tout seul, Morin tripotait à tout ça. Mais à c'te heure...

MORIN. Tais-toi, commère, ferme ton moulin : il n'arrête jamais.

Madame MORIN *(indignée)*. A-t-on jamais vu faire des politesses pareilles ! Et à une femme encore !

MORIN. Qu'est-ce que ça peut intéresser nos enfants que je ne sache plus remédier aux outils ?

ROBERT. Vous reviendrez par ici, après votre course, j'espère ?

SYLVIA. Oh ! oui, c'est leur chemin, d'ailleurs ! Nous souperons en famille.

Madame MORIN. Je n'en sais trop rien. Pour toujours être rebiffée par les autres...

SYLVIA. Tais-toi, maman, tu sais bien que ce n'est pas de fond méchant qu'il le fait.

MORIN. Allons, la mère, hâtons-nous, si nous voulons revenir par ici. Au revoir, nos petits !

Madame MORIN. Alors, à tout à l'heure, les amoureux.

ROBERT et SYLVIA. N'y manquez pas ! *(Sortie.)*

SCÈNE II

ROBERT, SYLVIA.

ROBERT *(à part)*. Ah ! les braves gens ! Les cœurs d'or de ces paysans... Leur âme est aussi limpide que l'eau la plus pure... Leur naïveté me fait penser aux rires clairs des enfants heureux de vivre et de chanter...

SYLVIA. Tu travailles, Robert ?

ROBERT. Oui, mon amour, je vais continuer la correction de l'épreuve de ce bouquin. Je serai bien content quand j'aurai terminé cette besogne terriblement ennuyeuse.

SYLVIA. Oui, il est même urgent de le finir, car l'éditeur te l'a déjà réclamé deux fois.

ROBERT. Baste ! rappelé, réclamé ! Tu crois que ces marchands de sentiments s'occupent de nous ? Ils voient dans l'édition une source de profits, et rien, absolument rien d'autre. D'ailleurs, n'est-ce pas naturel ? A chacun son métier... *(Subitement, prenant une feuille de ses fardes.)* Tiens, Sylvia, pour toi...

SYLVIA. Merci, Robert. *(Lisant.)* Oh ! le flatteur ! *(Un temps.)* Tu veux que je te lise tes vers ? *(Sur un signe affirmatif.)*

Tes doux yeux
Sont des flots bleus
Berçant mes rêves.
    Illusions
Toujours trop brèves,
    Déceptions
    Sans nom !

Tes beaux yeux
Sont des lacs bleus,
Des lacs d'amour,
Des lacs de rêves,
Dont l'eau sans trêve,
Fuit sans retour,
    Toujours !

Tes grands yeux
Sont tous les cieux
Où toujours plâne
Tout mon bonheur,
Fleur diaphane,
Parfum griseur
    Du cœur !

(Lui entourant le cou de ses bras et lui caressant les cheveux.) Alors, c'est vrai, tu es heureux avec moi, dis, mon poète ?

ROBERT. Heureux comme je n'osais pas espérer de l'être. Pourtant...

SYLVIA. Quoi ? As-tu quelque peine secrète ? Ah ! je devine... Ton père... ?

ROBERT. Oui, mon père qui ne veut plus l'être... J'ai tout essayé pour le faire revenir à de meilleurs sentiments. Je lui ai montré notre bonheur, je l'ai supplié de rester pour moi ce qu'il était avant... Rien, il ne veut rien entendre... Son dédain outré m'a glacé le cœur...

SYLVIA. C'est à moi qu'il en veut surtout, je crois... à moi qui lui ai pris son fils...

ROBERT. Non, Sylvia, il ne t'en veut nullement. Tout le fiel, il le rejette sur ma tête.

SYLVIA. Pauvre ami... oublie ces misères, songe que le temps efface bien des choses...

ROBERT. Je l'ai déjà tant espéré !

SYLVIA. Je vais préparer le souper.

ROBERT. Je t'en prie, tu as le temps. *(Lui prenant les mains.)* Voudrais-tu me jouer...

SYLVIA. Une sonate de Beethoven ?... Oui, va, mon idole. *(Baiser. — Elle s'assied au piano et joue. — Pendant l'exécution du morceau, Robert dépose lentement sa plume, allume une cigarette et rêve. — Bruit à la porte.)*

SCÈNE III

ROBERT, SYLVIA, CHASSEURS.

Robert s'est levé et va ouvrir. — Quatre chasseurs entrent, portant sur deux branches d'arbre le corps de M. Destours, dont la bouche est sanguillonante, la veste et le gilet défaits.

UN CHASSEUR. Pardon, excuse, monsieur ; nous sommes entrés à la première maison venue. Voilà un homme qui ne vaut plus lourd...

ROBERT. Entrez, entrez, mes braves... Mais, est-ce que je rêve ?... Mon père !... Blessé... mort peut-être !

SYLVIA. Quoi ?... Ton père ?... Monsieur Destours ?
Les chasseurs déposent le blessé sur le canapé.

UN DES CHASSEURS. Un coup égaré l'a atteint à un moment de distraction où il aura quitté son poste. Il a reçu la charge en pleine poitrine, mais déjà de trop loin pour qu'elle fasse balle. Il est abattu, inanimé, et, depuis, n'a pas encore repris connaissance.

Pendant le récit du chasseur, Sylvia a découpé la chemise ensanglantée du moribond et tamponne les plaies avec son mouchoir.

SYLVIA. Vite, Robert, de l'eau, du linge... *(A un des chasseurs.)* Monsieur, de grâce, courez au village quérir un docteur. Tout n'est peut-être pas perdu. Attelez le cabriolet et ramenez monsieur Fourmier ; c'est lui, je crois, qui habite le plus près de nous...

Sortie de l'homme sur la pointe des pieds. — Robert rentre en scène avec les objets réclamés par sa femme ; l'autre chasseur les lui prend. — Sylvia tamponne la plaie, aidée des deux hommes.

ROBERT. Pauvre père... Toujours inanimé... En reviendra-t-il ? Pourvu que le docteur arrive à temps ! O malheur ! Etre ici, en face d'une vie qui s'éteint, qui ne tient plus qu'à un fil, la voir s'enfoncer dans la Mort et devoir se croiser les bras, impuissant ! O fatalité !

SYLVIA. Calme-toi, Robert. Ne sommes-nous pas ici pour le soigner, le sauver, le guérir ? *(Ecoutant.)* Ah ! son cœur bat plus fort. Peut-être va-t-il reprendre connaissance... Il rouvre les yeux...

ROBERT *(se penchant sur le blessé)*. Père, c'est nous, c'est ton fils, c'est Robert... Ah ! de nouveau évanoui !

SCÈNE IV

LES MÊMES, MORIN, SA FEMME.

Madame Morin entre la première et attend son mari sur le seuil.

Madame MORIN. Nous v'là ! nous v'là tout de même... Essuie tes pieds, Morin... Tu ne vois donc plus le paillasson !... Ah ! qu'est-ce qu'il y a donc ?

MORIN. Un accident ?... Hein ? Monsieur Destours... Qu'est-ce qu'il a donc ?

Robert lui fait signe de se taire.

ROBERT. Sylvia, va avec tes parents... Tu descendras le lit anglais de la troisième chambre et tu l'apprêteras dans l'autre pièce... *(Sortie.)*

LE CHASSEUR. Je vais voir si la voiture ne revient pas. *(Sortie.)*

SCÈNE V

ROBERT, seul.

Et le docteur qui n'arrive pas ! Ah ! malheur ! Le sort est bien cruel... *(Regardant le blessé.)* Pauvre père... Comme il est pâle ! Comme ses mains sont froides... et comme il va souffrir à son réveil ! Lui qui, tantôt encore, était plein de vie robuste et saine, le voilà inanimé, comme une chose inerte et vaine... Et rien que je puisse faire pour rappeler un frisson sur sa face livide... Attendre que le médecin rapporte la vie à ce cœur que la mort voudrait paralyser... *(Un temps.)* Et Sylvia, que va-t-elle faire devant celui qui l'a tant calomniée ? Va-t-elle rester impassible devant ses souffrances et détourner la tête ?... Ce serait son droit... Le destin l'aurait vengée... Non, elle est trop sensible à la douleur des autres pour rester indifférente... Pourtant... j'ai peur .!.. *(Montrant le blessé.)* Et lui-même, que dira-t-il quand il reprendra connaissance, à la vue de ses enfants chassés du nid comme des êtres indignes ? *(Etendant la main.)* O mon père, quoi qu'il advienne, je resterai pour toi, et malgré toi, s'il le faut, le fils dont tu ne veux plus ! Tu es mon père... et si tu me renies, tu seras toujours un homme, et alors, je suis ton frère !

RIDEAU



ACTE TROISIÈME

DEUXIÈME TABLEAU

Même décor que pour le premier tableau.

SCÈNE I

SYLVIA, M. DESTOURS.

M. Destours est assis sur une chaise-longue, à côté d'une petite table chargée de journaux, de quelques verres, tasses et de fioles. — La fenêtre est ouverte sur le parc.

SYLVIA *(entre et vient déposer sur la table une tasse de thé qui fume)*. Je vous apporte une tasse de thé.

M. DESTOURS *(content)*. Ah ! merci ! J'allais justement vous le demander. Vous sentez donc quand j'ai besoin de quelque chose : on dirait que vous lisez en mon âme.

SYLVIA *(naturelle)*. Oh ! non, je ne suis pas devineresse à ce point. Mais, c'est à peu près l'heure où vous le prenez...

M. DESTOURS. Vous êtes bien bonne de toujours penser à moi... *(Un temps)*. Fait-il meilleur aujourd'hui ?

SYLVIA. Oui, aujourd'hui, le temps est vraiment superbe. Un tiède soleil rit dans les arbres et rajeunit tout. Oui, vous aurez du beau temps pour retourner, monsieur Destours.

M. DESTOURS. Déjà ! *(Soupir.)*

SYLVIA *(arrangeant les fleurs des vases)*. Comment, déjà ? Vous ne voudriez donc pas encore être guéri ! Quelle pensée ! Ce doit pourtant être mortifiant pour une nature comme la vôtre de rester étendu sur une chaise-longue pendant quinze jours !

M. DESTOURS. Je n'ai pas eu conscience du temps ici ; je vis depuis quelque temps dans une atmosphère si chaude d'affection, que je voudrais tout oublier,

SYLVIA. Oublier quoi ?

M. DESTOURS. Vous... remercier... avant de vous quitter...

SYLVIA *(ennuyée)*. Monsieur Destours, je vous en prie, je fais tout cela avec plaisir... par devoir... Je le ferais pour n'importe qui... N'est-ce pas notre rôle à nous, femmes, de panser les plaies de ceux qui souffrent, de ceux que le sort frappe en aveugle ?

M. DESTOURS *(pensif et avec amertume).* Oui, c'est vrai, pour tous... mais pour moi, pour moi qui... *(Il s'arrête brusquement et boit.)*

SYLVIA. Oh ! monsieur Destours ! *(Un temps).* Voulez-vous prendre quelque chose ? Il me semble que vous n'avez presque pas mangé, ce matin ?

M. DESTOURS. Merci, Sylvia, je n'ai besoin de rien.

SYLVIA. Encore une tasse, n'est-ce pas, monsieur Destours ?

M. DESTOURS. Merci, merci... Mais... *(un temps)*, mais, je vous en prie, Sylvia, ne m'appelez plus monsieur Destours...

SYLVIA. Ah ! Et comment vous appellerai-je ?

M. DESTOURS. Mais, ne suis-je pas le père de Robert ?

SYLVIA *(se dirigeant vers la porte).* Oh ! si, mais... *(Elle sort brusquement.)*

SCÈNE II

M. DESTOURS, seul.

Pauvre enfant !... Ah ! malheureux que je suis ! Depuis que je vis ici, elle me soigne, surprend tous mes désirs... et avec quel désintéressement ! Je suis mieux dorlotté que si elle était ma propre fille, ma propre enfant... Et, lorsque je veux la remercier, lorsque je veux lui demander le pardon de mes injures, elle fuit... Elle fuit comme si mes paroles étaient empoisonnées ! *(Soupir.)* Ah ! je reconnais mes torts ! Je fus un insensé d'entraver mon fils dans ses désirs, que je suis forcé d'approuver de plus en plus chaque jour. *(Enervé.)* Vipère, que je suis, indigne de vivre ! Heureux Robert, qui a su, malgré moi, cueillir le Bonheur !... Oui, il eut raison, le brave cœur ! Quelle expiation ! Quel supplice pour moi ! N'avoir pas su lire au fond des cœurs ! Avoir injurié une créature aussi noble qui, maintenant, est mon ange gardien !... Et comment demander pardon ? Comment implorer ce cœur, ce bon cœur, ce brave cœur généreux, qui semble vouloir tout ignorer du passé. Aurai-je le courage de décharger du mien tout le fiel que j'y entretiens comme un vivant remords ! Comment, surtout, agir pour ne plus froisser cette sensibilité ! Ah ! comme ils jouiraient de leur vengeance, de leur noble vengeance, s'ils le voulaient !... Mais, non, ils ignorent un pareil sentiment... qui devrait rejaillir sur ma tête de père insolent, qui a chassé son fils... *(Un temps.)* Je sens en moi tout un passé qui me fait mal... qui me déchire... Robert, Sylvia, Sylvia ! mes enfants, je suis indigne de vous ! *(Rêverie.)*

SCÈNE III

LE MÊME, ROBERT, MORIN, SA FEMME.

M. Destours rêve toujours. — Robert entre avec Morin et sa femme.

ROBERT. Entrez, papa et maman Morin ! *(A M. Destours.)* Eh ! bien, père, comment allez-vous ? Voilà papa et maman Morin qui viennent vous dire bonjour !

M. DESTOURS. Ah ! Morin ! Comment allez-vous ? *(Il leur tend la main.)*

MORIN. Comme vous voyez, monsieur Destours. Et vous-même ?

Madame MORIN. Ça fait que vous allez quitter not' fille aujourd'hui, monsieur Destours ? Est-ce qu'elle vous a bien soigné ?

M. DESTOURS. Oh ! oui, trop bien soigné !... Je ne sais comment la remercier !

ROBERT. Bah ! remercier ! Est-ce que vous croyez que nous tenons à avoir des remerciements, nous ? L'essentiel, c'est que vous êtes remis. Vos amis vont être bien contents de vous trouver rétabli !

Madame MORIN. Pour cela, c'est vrai ! Remercier, pour sûr qu'il ne faut pas les remercier ; ils ont toujours l'air de faire une mine comme une porte de prison quand on leur en parle ! Surtout Sylvia... et Robert aussi. Hein, not' fieu ? *(Rires.)*

ROBERT *(à Morin)*. Est-ce que vous n'êtes pas de mon avis, père Morin ? Quand on fait quelque chose, on le fait d'un bon cœur... Et, quand on fait quelque chose d'un bon cœur,est-ce qu'on a besoin de remerciements ?

MORIN. Remerciements ! Remerciements ?

Madame MORIN. Eh ! bien, Morin, si l'on allait voir la petite ? Toujours à l'ouvrage, sans doute. Pour ça, je crois qu'elle me ressemble !

M. DESTOURS. Sylvia ? Elle vient de sortir... Elle m'avait apporté une tasse de thé.

ROBERT. Elle est sans doute occupée à la cuisine...

Madame MORIN. Je m'en vais la voir.

MORIN. Je vous suis. *(Sortie.)*

SCÈNE IV

M. DESTOURS, ROBERT.

ROBERT. Eh ! bien, père, es-tu content de retourner dans tes pénates ?

M. DESTOURS. Oui... et non !

ROBERT (*étonné*). Ah ! Pourquoi ? Vous ne vous sentez pas capable de retourner ? Vous n'êtes pas bien ?

M. DESTOURS (*saisissant la main de Robert*). Oh ! Robert ! ce n'est pas cela ! Je suis en état de retourner, trop en état, car j'ai été trop bien soigné... Mais... il y a autre chose !

ROBERT (*étonné*). Quoi ? Est-ce que nous vous aurions fait quelque chose ? Sylvia ?... Moi ?

M. DESTOURS. Non, Robert, vous ne m'avez rien fait, ni l'un, ni l'autre... C'est-à-dire... que vous avez trop fait pour moi... Ah ! Que je suis à plaindre !

ROBERT. Qu'y a-t-il donc, mon père ?

M. DESTOURS. Ecoute, Robert... Te rappelles-tu du jour où je t'ai chassé ? (*Lentement.*) Te rappelles-tu, qu'un peu auparavant, j'avais, en ta présence, injurié cette brave enfant qui est devenue ta femme ? Sait-elle que je l'ai insultée ? Le lui as-tu dit ?

ROBERT (*lentement*). Non, ces calomnies ne pouvaient l'atteindre...

M. DESTOURS (*soulagé*). Ah ! Mais qu'importe, je t'ai renié pour elle...

ROBERT. C'est moi qui l'ai voulu !

M. DESTOURS. Le brave cœur ! Ah ! comme elle a dû souffrir. Ah comme j'étais bourreau. (*Il se prend la tête dans les mains.*)

ROBERT. Mon père, calmez-vous !

M. DESTOURS. Robert ! si tu savais comme je souffre !... Comme j'ai souffert depuis que je suis ici ! La vue d'une telle abnégation a bouleversé tout mon être... Je ne croyais pas à l'amour vrai, vois-tu ? D'ailleurs, tu en as su quelque chose dans notre entretien de rupture... Mes yeux se sont ouverts, depuis... J'ai vu, j'ai senti que je me trompais... Ah ! Robert, aime bien ta femme ! Elle le mérite ! Elle est digne de toi !... Me voilà guéri... et je n'ai pas encore eu la force de la prier de m'écouter... Je n'ai pas encore osé lui demander pardon ! Quand j'abordais ce sujet, elle fuyait, la chère enfant ! Robert, comment faire ?... Et toi, Robert, me pardonnes-tu ?

ROBERT (*subit*). Mon père, je n'ai rien à te pardonner ; un fils n'a pas le droit de condamner son père.

M. DESTOURS. Si, Robert, tu en avais le droit ! Ta vengeance est trop belle et trop noble pour que tu te refuses à recevoir mon imploration !

ROBERT. Non ! Jamais !... Je n'ai pas le droit de vous pardonner !... Nous avons eu l'occasion de prouver que nous ne manquerions pas à notre devoir... Nous l'avons fait... c'est tout !... Nous sommes contents de notre action !

M. DESTOURS. Robert, comme tu parles, comme tu penses, comme tu sens ce que tu dis ! Comme tu sais rester digne malgré tout !... Tu as raison ! Oui, tu as mille fois raison !... Tu n'as pas le droit de recevoir ma plainte !... Personne n'a le droit de recevoir ma plainte !... Et pourtant, ma faute est grande... ma souffrance est atroce... Et tu as raison !... Oui, toute ma vie, je devrai endurer le repentir pour le mal que j'ai fait !... Il n'y a personne qui puisse me pardonner !... Ah ! Robert ! *(Temps)*. Oui, tu as raison !... Mais... pour Sylvia !... à elle je veux demander mon pardon !... Je veux le demander avant de partir !

ROBERT. Mon père, Sylvia a fait son devoir... Elle, non plus, n'a le droit de vous pardonner !

M. DESTOURS. Si ! Si ! Elle en a le droit ! Je veux lui demander le pardon de mes fautes... *(Il regarde l'heure.)* Et dire que, dans dix minutes, les amis seront là pour me reprendre ! *La porte s'ouvre.*

SCÈNE V

LES MÊMES, SYLVIA, MORIN, SA FEMME.

M. DESTOURS. Sylvia, Sylvia, viens... *(Lui prenant la main.)* Es-tu heureuse ?

SYLVIA *(qui sourit à Robert)*. Oh ! oui, bien heureuse !

ROBERT. Nous le serons toujours, dis, mon ange ? *(Il prend l'autre main de son père.)*

M. DESTOURS *(anxieux)*. Sylvia, veux-tu embrasser ton père ?

SYLVIA. J'attends ce jour depuis si longtemps ! *(Elle embrasse M. Destours.)*

M. DESTOURS. Puisse le ciel vous faire oublier les ignobles propos que mon âme ulcérée vous tint autrefois... J'étais fou... Le monde est si méchant... La sincérité des âmes est chose si rare que j'y avais douté jusqu'à cette heure. Mon cœur de bourgeois blasé était mort... mais l'amour l'a ressuscité !... Aimez-vous, mes enfants !

Morin et sa femme contemplent le groupe d'un air heureux et saisi.

RIDEAU





PQ
2607
E16V65

Decroyère, V.
La voix du coeur

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCK

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRAR


UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 15 18 11 05 013 3